

*Les Nouvelles*  
*de*

**L'ASSOCIATION JEAN CARMIGNAC**

(chez les Editions F.-X. de Guibert) 10 rue Mercœur, 75011 Paris

associationjeancarmignac@hotmail.com

[www.abbe-carmignac.org](http://www.abbe-carmignac.org)

*"Les Évangiles sont des documents historiques, presque des chroniques, de toute première main."*

*J. Carmignac*

**n° 69 - mars 2016**

**EDITORIAL**

- 1... Editorial par F. Cendrier.
- 2... Notule sur deux traductions ambigües par Antoine Luciani.
- 3... La famille de Jésus (2) par Bruno Bioul.
- 4... Cotisations et réduction d'impôts.
- 5... Du Mandylion au Linceul de Turin par Filippo Burgarella.
- 7... Conseils pratiques d'un ami de l'Association.
- 8... La Sainte Epine d'Andria par Nicoletta De Matthaëis.
- 10... Jonas (2) par Marie-Christine Ceruti
- 13... Encart : La Sainte Epine d'Andria.

Que recherche l'Association Jean Carmignac ? Elle veut nous faire connaître, grâce aux traductions et aux recherches de l'Abbé Carmignac, la vérité sur les enseignements du Fils de Dieu, Jésus, Dieu lui-même qui est venu sur terre pour nous convertir et nous faire prendre connaissance de l'essence même de Dieu en trois personnes.

Des témoins du Christ nous ont laissé par écrit l'enseignement de Jésus. Or il y a actuellement beaucoup de faussaires, personnages qui veulent nous faire croire que tout cela ne sont que « des histoires d'histoires » déformées au cours du temps et sans doute dépourvues d'existence historique. Voilà qui fait perdre la foi à certains Chrétiens qui ne savent plus où est la réalité des faits.

Actuellement dans notre bulletin nous avons des articles de savants qui ont la foi et qui par leurs recherches archéologiques, scientifiques, linguistiques... peuvent nous la rendre. L'association a pour but justement de la redonner à ceux qui ont suivi ou lu de fausses théories apportées par de soi-disant exégètes.

Que l'Esprit Saint souffle sur notre petite Association sans but lucratif qui cherche vivement dans la foi la Vérité sur l'enseignement de Jésus-Christ et qui veut la partager avec toute l'humanité.

**Françoise Cendrier**

## Notule sur deux traductions ambiguës

*Après nous avoir plusieurs fois tirés des erreurs (ou des hérésies) dans lesquelles nous jettent les traductions contemporaines des Evangiles, le Professeur Luciani va s'attaquer cette fois à deux abus de traduction extrêmement graves puisqu'ils amènent à mettre en doute deux piliers de notre foi chrétienne : la royauté (autrement dit la divinité) de Notre Seigneur Jésus-Christ et l'authenticité des évènements rapportés dans les Evangiles. Nous le remercions très vivement.*

La première est de St. Jean (18,37). (Jésus devant Pilate). Les traductions habituelles donnent : « Tu le dis, je suis roi ». C'est clair. Les nouvelles traductions donnent « c'est toi qui dis que je suis roi », ou « c'est toi qui le dis ». Cela peut donner à entendre que Jésus refuse le titre de roi ; c'est même ce que le lecteur est porté naturellement à comprendre ; ce n'est pas dit, mais c'est insinué. Pour se convaincre du contre-sens de ces traductions, il suffit de laisser la parole au grand helléniste que fut Edouard Delebecque : (Evangile de Jean, Ed. Gabalda 1987, P.202) : « toi-même : autos (αὐτός) n'est pas dans le texte, mais il convient d'ajouter ce « même » pour dissiper l'équivoque d'une traduction comme « c'est toi qui le dis » qui donnerait à penser que c'est Pilate, et non Jésus, qui le dit. Le verbe « dire » a évidemment le sens de « reconnaître ».

J'ajouterai que si l'on traduit : « c'est toi qui le dis » (s.e : et non pas moi), le grec exprimerait ce que le français sous-entend. Lorsque Racine écrit dans Phèdre, « c'est toi qui l'a nommé », il traduit le grec d'Euripide (Hipp. v.352) : « σοῦ τὰδ', οὐκ ἐμοῦ, κλύεις » (sou tad' ouk emou klueis) : « c'est toi, et non moi, qui l'as nommé ». St. Jean, dans ce cas, aurait écrit : Σύ, οὐκ ἐγώ, le/geij (su, ouk ego, legeis).

Enfin, la traduction moderne rend le texte incohérent. Jésus vient d'expliquer à Pilate que sa royauté n'est pas de ce monde. « Tu es donc roi ? » demande Pilate ; comment Jésus pourrait-il répondre : « c'est toi qui le dis » - autrement dit : « mais c'est faux », et préciser ensuite le motif de sa venue dans le monde en qualité de Roi ? Le texte devient incompréhensible.

Deuxième traduction ambiguë : St. Luc, Prologue 1,1 : « un récit des événements dont on est pleinement assuré ». Telle est la traduction moderne. Il s'agit d'actes qui sont tenus pour certains ; mais « être tenus pour certains » ne signifie pas forcément « qui se sont réellement accomplis ». On peut en effet tenir pour certaine une chose fautive. Je citerai encore le commentaire d'Edouard Delebecque, qui accompagne sa traduction « un récit relatif aux actes qui se sont parachevés parmi nous » : « le verbe πληροφορέω (plèrophoreo) convient pour signifier le « parachèvement » d'actes qui sortent de l'ordinaire tout en donnant la garantie de leur authenticité : ils sont divins et leur objet, atteint, était d'apporter aux hommes le salut. » Ajoutons que le sens « d'accomplir » se trouve dans les Epîtres de St. Paul (Tim. 2 : 4,5).

En conclusion, les traductions modernes, si elles ne professent pas l'erreur, l'insinuent, ce qui ne vaut guère mieux.

Antoine Luciani

## La famille de Jésus

### Les données lucaniennes sur sa généalogie, ses frères et sœurs

Nous avons publié dans le numéro 68 la première partie de l'article tiré du livre en rédaction de notre ami archéologue Bruno Bioul sur les généalogies de Jésus dans les Evangiles. Nous en venons maintenant au début de la deuxième partie sur la virginité de Sa Mère et publierons dans le numéro 70 la fin de cette recherche portant sur la qualité de ceux qu'on appelle les frères et sœurs de Jésus. Nous remercions l'auteur de nous avoir offert le privilège de l'avant-première de cet article.

*Tiré d'un ouvrage en cours de rédaction, cet article tente de montrer que les informations à caractère historique tirées du récit de Luc sont, a minore, vraisemblables. La vraisemblance étant un critère de crédibilité acceptable par l'historien, il n'y a rien d'incongru à en révéler l'existence dans les évangiles qui peuvent être considérés, peu ou prou, comme des biographies dans l'acception antique du terme.*

#### 2. Les frères et sœurs de Jésus

« Sa mère et ses frères vinrent alors le trouver, mais ils ne pouvaient l'aborder à cause de la foule » (Lc VIII, 19).

Le Nouveau Testament mentionne à plusieurs reprises des frères et des sœurs de Jésus (Mt XII, 46 ; XIII, 55 et XXVII, 56 ; Mc III, 31 et VI, 3 ; Jn II, 12 et VII, 2-10 ; Galates I, 19), et donnent quelques noms : Jacques, José, Jude, Simon. Flavius Josèphe parle, lui aussi, de « Jacques, le frère de Jésus dit le Christ ». Beaucoup ont alors conclu – un peu hâtivement – que Jésus avait eu des frères utérins et que Marie avait perdu sa virginité. En réalité, les choses sont, comme souvent, un peu plus complexes que cela, et la sémantique peut apporter quelques réponses satisfaisantes qui confirment la vraisemblance des récits évangéliques.

Commençons par la “virginité” de Marie. Celle-ci est qualifiée de “vierge” par Luc (I, 27) : « le sixième mois, l'ange Gabriel fut envoyé par Dieu dans une ville de Galilée, du nom de Nazareth, à une **vierge** fiancée à un homme du nom de Joseph, de la maison de David, et le nom de la vierge était Marie ». Matthieu, lui, écrit que « tout ceci advint pour que s'accomplît cet oracle prophétique du Seigneur <sup>(12)</sup> : “Voici que la **vierge** concevra et enfantera un fils, et on l'appellera du nom d'Emmanuel”, ce qui se traduit : “Dieu avec nous” » (I, 22-23). En hébreu, le mot habituellement utilisé pour qualifier une (jeune) femme de “vierge” est *betûlâ* <sup>(13)</sup>. Pourtant, dans les évangiles, le terme employé est *'almâ* qui signifie d'abord “jeune fille” ou “jeune femme”, sans que la virginité de celle-ci soit prise en compte. Et le terme grec équivalent repris dans le texte grec des Évangiles est *parthenos* qui, en grec archaïque, désigne la jeune fille non mariée (mais qui peut être mère). Or tous les linguistes savent qu'une langue évolue et que les termes peuvent, peu ou prou, changer de sens. Le grec archaïque ou classique n'est pas le grec hellénistique <sup>(14)</sup>, celui utilisé dans la Septante et dans les textes évangéliques. Même chose pour l'hébreu. Christophe Rico <sup>(15)</sup> a démontré qu'au cours de l'histoire grecque, le mot a connu une “spécialisation sémantique” progressive qui est presque achevée à l'époque hellénistique, à telle enseigne que le mot *parthenos* ne se réfère plus qu'exceptionnellement à une jeune fille mère. Au tournant de notre ère, il est devenu l'emblème de la pureté. « Dans l'histoire du grec ancien, l'évolution sémantique de ce terme est donc continue. Le champ sémantique auquel renvoyait *parthenos* en grec archaïque (« jeune fille non mariée ») va s'élargir en grec classique à l'acception de « jeune vierge », notamment dans les emplois métaphoriques. Primordiale en grec hellénistique, cette valeur deviendra exclusive en grec *koinè* sémitisé, au point que le sème de « jeunesse » pourra s'estomper dans certains contextes », précise-t-il encore. Il en est de même du terme *'almâ* (rarement employé dans la Bible <sup>(16)</sup>) dont le

sens évolue lui aussi pour désigner, au départ, une “femme jeune”, c’est-à-dire une fille célibataire ou une femme juvénile (équivalent du mot *na’ârâ*), abstraction faite de son état (vierge, récemment mariée ou veuve <sup>(17)</sup>) avant de désigner souvent (mais pas toujours) une jeune fille vierge. Christophe Rico souligne cependant que « d’un point de vue inductif (faits positifs), l’ensemble des emplois, des versions et des textes disponibles engage le chercheur à soutenir la thèse ici avancée : ‘*almâ* désigne l’adolescente vierge. En l’absence d’éléments nouveaux, telle est la conclusion à laquelle conduisent les faits. Dans une perspective déductive (modèles théoriques), d’autre part, la solution proposée apparaît comme la plus économique ou, si l’on veut, la plus élégante. Le sens dégagé pour ‘*almâ* permet en effet de justifier de façon cohérente la totalité des attestations de ce terme et l’histoire de sa réception. Toute autre hypothèse semble au contraire conduire le chercheur à un ensemble d’apories qui restent, en l’état actuel de nos connaissances, insolubles. » Ainsi, peut-on très raisonnablement reconnaître que lorsque l’ange Gabriel se rend à Nazareth, il y rencontre effectivement une jeune fille *vierge* du nom de Marie, sans que cela heurte la sémantique hébraïque et grecque.

### Notes

12. Il s’agit d’*Isaïe* VII, 14.

13. Dans la *Tosefta*, t. *Shev.* 3, 15 et y. *Nid.*1, 3. Nous renvoyons à l’étude de Christophe RICO citée ci-dessous.

14. Pour comprendre cette évidence, il suffit de comparer le français du XV<sup>e</sup> siècle avec celui que nous parlons aujourd’hui. Les différences sont flagrantes.

15. Christophe RICO, ‘*almâ et parthenos dans l’univers de la Bible : le point de vue d’un linguiste*, article disponible sur academia.com

16. Il apparaît neuf fois dans l’Ancien Testament selon Gerhard LISOWSKY, *Konkordanz zum Hebräischen Alten Testament*, Stuttgart, 1958, cité par Paul-Laurent CARLE, *Les quatre frères de Jésus et la maternité virginale de Marie*, éditions de l’Emmanuel, Paris, 2004, note 185, p. 148.

17. Pour la qualifier de “vierge” il faudrait ajouter *b<sup>e</sup>tûlâ* : *na’ârâ b<sup>e</sup>tûlâ*.

Bruno Bioul

### Merci pour les cotisations 2015 et merci à celles qui vont suivre... Nous en avons besoin.

Nous arrivons à maintenir la **cotisation** à la somme modique de 15 euros (7 euros en cas de nécessité) en vous rappelant que **sans elle, ni le bulletin ni le site ne peuvent exister**, ni, bien sûr, aucun développement de la diffusion ou du site. Nous remercions vivement tous les généreux donateurs qui nous versent un montant supérieur à 15 euros et rappelons que nous envoyons à tous ceux qui nous en font la demande (jointe au versement) une attestation de leur don qui ouvre droit à bénéficier d’une réduction d’impôts égale à 66% du don versé (dans la limite de 20% du revenu imposable). Envoyez votre chèque rédigé au nom de "Association Jean Carmignac", à l’adresse de notre siège social :

**Association Jean Carmignac (chez les Editions F.-X. de Guibert), 10 rue Mercœur, 75011 Paris.**

(Notez bien cette adresse qui est à la fois notre adresse postale et celle de notre siège social.)

Voici les indications nécessaires pour les adhérents qui désirent utiliser nos IBAN et BIC pour leur cotisation ou leurs dons :

N° de compte : 44 655 98B – Domiciliation : La Banque Postale, Centre Financier : La Source.

IBAN (Identifiant international de compte) : FR73 2004 1010 1244 6559 8B03 396.

BIC (Identifiant international de la banque) : PSSTFRPPSCE.

**[associationjeancarmignac@hotmail.com](mailto:associationjeancarmignac@hotmail.com)**

**[www.abbe-carmignac.org](http://www.abbe-carmignac.org)**

## Du Mandylion au Linceul de Turin Reconstitution de l'histoire du Mandylion d'Edesse à Lirey

*Le Professeur Burgarella est diplômé de L'Ecole Pratique des Hautes Etudes (VIe section) à Paris, il est aujourd'hui professeur d'Histoire byzantine à l'Université des Etudes de la Calabre où il a été également Directeur du Département d'Histoire. Auteur de nombreux ouvrages, il nous a aimablement autorisés à publier cet article paru sur L'Indro en italien le 6 mars 2015. Nous le remercions très vivement ainsi que notre amie Emanuela Marinelli qui nous a mis en contact avec lui.*

Edesse, la ville turque actuelle de Urfa ou Şanlıurfa, a été entre l'antiquité et le moyen âge métropole du royaume d'Osroène, puis province romaine et ensuite byzantine et centre florissant de culture aramaïque et de christianisme syriaque<sup>1</sup>. L'évangélisation y commença à l'époque apostolique : avec une mission envoyée par Jésus selon les dires d'Eusèbe de Césarée (+339/340) et de ses sources provenant d'Edesse<sup>2</sup>. Il rapporte la lettre du roi ou toparque Abgar V Ukama («le Noir») à Jésus, avec la prière de venir le rejoindre et de le guérir, et la lettre de réponse du Seigneur annonçant l'envoi, après l'Ascension, d'un disciple thaumaturge et évangéliste. Celui-ci fut Thadée-Addaï, disciple de saint Thomas.

D'autres détails s'ajoutent très rapidement au récit.

L'envoyé royal, le peintre Hannan, a aussi le devoir de faire un portrait de Jésus : ce qu'il réussit bien à faire selon la '*Doctrine d'Addaï*', qui parle de l'ostension de cette peinture dans le palais royal d'Edesse sur ordre d'Abgar V. Tandis que dans les '*Actes de Mar Mari*' on raconte comment Jésus avait, dans sa lettre, reconnu Edesse comme une ville indomptable et inexpugnable et, vu l'échec des peintres de la délégation royale à faire son portrait, avait essuyé son visage avec une étoffe, en y imprimant son image : étoffe exposée dans l'église d'Edesse<sup>3</sup>.

Le premier symbole de la Christianisation d'Edesse est la lettre de Jésus, devenue rapidement le palladium de la ville : à elle s'ajoute l'icône portant « le portrait du Sauveur fait pendant qu'il était en vie » (Moïse de Khorène)<sup>4</sup>. Une icône dont l'histoire se rouvre avec son 'invention' en pleine époque byzantine, vers 544, quand la ville échappa à la conquête de Khosro I<sup>er</sup> en confirmant presque le privilège de sécurité inscrit dans la lettre, comme celui de protection assurée par l'icône. Cette 'invention' est l'objet d'un récit hagiographique plus tardif, qui la place dans de telles circonstances comme l'œuvre de l'évêque Eulalios. C'est à lui qu'il attribue la redécouverte de l'icône cachée depuis des siècles dans une niche des murs d'Edesse avec un double prodigieusement reproduit. Une icône, donc, sur deux supports distincts : l'original sur une toile pliée en quatre ('rhakos tetradiplon') et la copie sur une lamelle de terre cuite ('keramion'). On croyait que la copie s'était formée par contact avec l'original sur le keramion placé là pour protéger cette niche. Une icône dite dans l'un et l'autre format 'acheiropoïète', c'est-à-dire non peinte de main d'homme pour la distinguer aussi des idoles païennes, faites au contraire des mains de l'homme ('mortali opere facta') comme le confirment les lois impériales. Depuis lors elle a été conservée dans la cathédrale que l'empereur Justinien a fait reconstruire.

En 639 Edesse tombe sous la domination islamique, qui sauve l'icône du massacre des iconoclastes byzantins. Dorénavant elle est appelée Mandylion, de l'arabe « mandil », serviette de bain, peut-être aussi à cause de l'idée, rapportée par l'historien musulman al-Mas'udi (+959), qu'il s'agissait de l'étoffe utilisée « pour essuyer Jésus Nazaréen quand il sortit des eaux du baptême »<sup>5</sup>.

Entre 730 et 787 l'iconoclasme, ou iconoclastie, bouleverse l'empire byzantin, dont les empereurs ('basileis') interdisent, en tant qu'idolâtre, le culte des images sacrées en ordonnant qu'elles soient crépies ou enlevées. L'iconodulie, la doctrine favorable à un tel culte, l'emporte, grâce aussi au Mandylion, choisi en tant que preuve éminente de la validité de la tradition iconodule.

Les dévots du Mandylion le sont aussi des icônes, particulièrement présents dans les patriarchats d'Alexandrie d'Egypte, de Jérusalem et d'Antioche, libres du joug byzantin parce que sujets de l'« arabocratie ».

L'exaltation du Mandylion parvient aussi aux papes et les convainc, eux qui, attentifs aux paroles de saint Jean Damascène et des trois patriarches orientaux, la propagent en Occident, avant la ratification du second concile de Nicée (787) avec le triomphe temporaire de l'iconodulie.

L'épilogue du second iconoclasme (815-843) coïncide avec une exaltation conjointe du Mandylion et de l'iconodulie de la part des trois patriarches et de leur concile de Jérusalem en 836. Leur supplique à l'empereur iconoclaste Théophile prélude au triomphe définitif de l'Orthodoxie iconodule (843)<sup>6</sup>. L'un d'eux, Job patriarche d'Antioche, parce que philo-arabe à outrance, tomba dans la censure byzantine postérieure, à tel point que son nom fut altéré et radié des reconstitutions historiques d'inspiration impériale.<sup>7</sup>

Un siècle plus tard a lieu la translation du Mandylion à Constantinople, à la suite de la victoire du général byzantin Jean Curcuas sur l'émir d'Edesse et avec l'autorisation du calife abbasside al-Muttaqi, après assentiment d'une commission spéciale présidée par le célèbre vizir Ali ibn Isha. Ce dernier, ancien protecteur d'al-Hallâj, le mystique musulman mort crucifié en 922, ne se résigna à remettre le Mandylion que pour libérer les prisonniers musulmans. En effet, les Byzantins, en échange, libérèrent 200 prisonniers, versèrent 12000 pièces d'argent et se retirèrent de la région d'Edesse. Mais les habitants d'Edesse s'y opposèrent et ce n'est que sur ordre du calife qu'ils remirent l'original du Mandylion à l'évêque Abraham de Samosate, chef de la délégation byzantine.<sup>8</sup> Celui-ci eut soin d'écarter les copies, y compris le Keramion.

C'est en procession solennelle que le Mandylion a été apporté à Constantinople (aujourd'hui Istanbul), où, le 15 août 944, fête de la Dormition (Koimēsis) de la Vierge, il fut accueilli par les Empereurs Romain Ier Lécapène et Constantin VII Porphyrogénète. Le lendemain il fut transféré dans l'église palatine de la Theotokos du Phare : le 16 août devint alors la fête de la « Translation de l'icône acheiropoïète de Notre Seigneur Jésus Christ, c'est-à-dire du Saint Mandylion, de Edesse à Constantinople », complétant celle de la Dormition de la Vierge, seconde Pâque pour l'Orthodoxie.

A Constantinople le trésor des reliques d'Edesse sera au complet avec la translation du Keramion en 968 et de la lettre de Jésus à Abgar V en 1031.

L'information de al-Mas'udi mérite notre attention : il s'agit d'un historien bien informé et contemporain de la négociation diplomatique sur le Mandylion ayant eu lieu au plus haut niveau entre l'empire byzantin et le califat abbaside. Il écrivait ceci : « Justinien a construit beaucoup d'églises, protégé la religion chrétienne et institué le rite melchite. On lui doit l'église de Roha (l'ancienne Edesse, aujourd'hui Urfa), une des merveilles du monde, qui se range parmi les lieux de culte célèbres. On conserve dans cette église une toile ('mandil') extrêmement vénérée par les chrétiens, parce qu'il a servi à essuyer Jésus de Nazareth quand il est sorti des eaux du baptême. Cette toile, conservée avec soin, a été ensuite déposée dans l'église de Roha. Mais par la suite les Grecs, ayant eu le dessus sur les

Musulmans, sont arrivés au cours de l'année 332 de l'hégire (c'est-à-dire en 943 ap. J.C.), et ont assiégé Roha. Après que les Musulmans ont remis cette toile, les Grecs se sont montrés pleinement disposés aux propositions de trêve, tant était vive la joie que leur inspirait la restitution de cette relique »<sup>9</sup>

Al-Mas'udi omet l'histoire du roi Abgar V et laisse entendre que l'image de Jésus était en pied, c'est-à-dire plus proche de celle qui aurait pu être obtenue en essuyant le corps mouillé par l'immersion du baptême dans le fleuve du Jourdain. Il ne pouvait pas non plus distinguer dans le Mandylion une relique ou une image de la Passion, étant donné l'incompatibilité d'une telle perception avec le caractère apparent de la crucifixion proclamé dans le Coran.<sup>10</sup>

L'original du Mandylion peut être identifié avec le Linceul, replié de manière à former ce dont nous avons déjà évoqué le 'rhakos tetradiplon', rendant ainsi visible le cadre du Visage Sacré...

[1] Bibliographie essentielle : G. Morello, G. Wolf, *Il Volto di Cristo*, Electa, Milan 2000 ; G. Wolf, C. Dufour Bozzo, A. R. Calderoni Masetti, *Mandylion. Intorno al Sacro Volto, da Bisanzio a Genova*, Skira, Genève-Milan 2004 ; A. R. Calderoni Masetti, C. Dufour Bozzo, G. Wolf, *Intorno al Sacro Volto. Genova, Bisanzio e il Mediterraneo*, Marsilio, Venise 2007 ; M. Guscini, *The Image of Edessa*, Brill, Leiden-Boston 2009.

[2] *Histoire Ecclésiastique*, I, 13,

[3] *Atti di Mar Mari*, par I. Ramelli, Paideia Editrice, Brescia 2008, pp. 25 et suivantes, 147 et suivantes.

[4] Ve siècle, *Histoire de l'Arménie*, Gallimard, Paris, 1993 II, 32.

[5] *The Encyclopaedia of Islam*, VI, pp. 402, et ici note n. 9.

[6] E. Fogliadini, *L'immagine negata*, Jaka Book, Milan 2013, et *Il Volto di Cristo*, Jaka Book, Milan 2011.

[7] *The Letter of Three Patriarchs...*, éditions. J. A. Munitiz, Camberley, Porphyrogenitus 1997.

[8] A. A. Vasiliev, *Byzance et les Arabes*, II, 1, Bruxelles 1968, pp. 296 et suivantes.

[9] *Les Prairies d'or*, II, Paris 1863, pp. 331 et suivantes

[10] *Il Corano*, aux soins de A. Ventura, Mondadori, Milan 2010, Surate 4, vv. 157-158, pp. 59, 489 et suivante.

Filippo Burgarella

(A suivre)

Article original :

<http://tinyurl.com/qhloxf2> ou :

<http://www.lindro.it/dal-mandylion-alla-sindone-di-filippo-burgarella#sthash.EAcyo0h6.dpuf>

-----

Un ami de notre association, Monsieur Giovanni Romano, nous signale que pour éviter à nos lecteurs d'avoir à recopier des sites internet comme celui que vous trouvez ci-dessus – ce qui ne se fait pas sans mal – il suffit d'aller sur Internet et de taper [bit.ly](http://bit.ly). Une fois ce site ouvert, copiez le long site internet dans le cadre « paste a link to shorten it ». Il ressort beaucoup, beaucoup plus court. C'est un petit "truc" dont vous pouvez vous servir vous-même. Dans le cas où vous recevez un lien ainsi raccourci, si vous désirez avoir son « nom » original, vous ouvrez le link court et trouvez le lien qu'il vous faut en haut de votre écran, tout normalement. Nous remercions vivement Monsieur Romano de ce précieux conseil. A partir de ce numéro nous utiliserons ce moyen pour vous indiquer des liens !

## La Sainte Epine d'Andria

*La Dottoressa Nicoletta De Matthaeis, que nous remercions vivement de nous autoriser à publier cet article, est licenciée en langues et littératures étrangères de l'Université « La Sapienza » à Rome. Experte en art médiéval (surtout roman, pré-roman et paléochrétien), elle a écrit un livre sur les reliques présentes à Rome Andar per Miracoli – Guida all'affascinante mondo delle reliquie romane (« Aller chercher les miracles – Guide du monde fascinant des reliques romaines »). Il s'agit d'un compte-rendu fourni et extrêmement bien commenté de toutes les reliques proches ou censées être proches de l'époque du Christ. Elle ne se prononce toutefois pas sur leur authenticité. L'article qui suit est paru sur Internet :*

*<https://nicolettadematthaeis.wordpress.com/2013/10/05/la-sacra-spina-di-andria/>*

*Ou plus simplement : <http://bit.ly/1n7i7Uj>*

*Nous publions cet article parce que d'abord il est bien connu que les miracles peuvent provoquer la foi et donc aussi la foi dans l'historicité des Evangiles mais aussi parce que ce miracle est censé se produire dans quelques jours et pour la dernière fois avant... 2157.*

Les épines de la couronne du Christ existant dans le monde sont nombreuses. Trop nombreuses. Après un premier recensement, fait au XIX<sup>ème</sup> siècle, par Fleury <sup>(1)</sup> qui en énumérait environ 200, nous en sommes arrivés à rien moins que 2283, dont 995 en Italie, selon un recensement très récent de A. Menna <sup>(2)</sup>. Il semble établi, et nous en tombons d'accord, que la couronne d'épines n'était pas une couronne, mais plutôt une sorte de casque formé de rameaux d'épines fixés dans une gerbe de joncs en forme de couronne. En tenant compte de ce dernier point, les épines devaient évidemment être plus nombreuses que celles qui auraient été nécessaires pour entrelacer une simple couronne, mais certainement pas au point d'arriver à 200 (en tenant compte aussi du fait que beaucoup auront été perdues) et encore moins à plus de 2000. Les épines de la couronne, à la lumière des études qui ont été faites, devraient appartenir à un type de ronces appelé *Zizyphus vulgaris lam*, connu aussi sous le nom de *Zizyphus spina-Christi*. Cette espèce peut atteindre jusqu'à 7 mètres de hauteur et est très répandue dans la zone de Jérusalem, mais aussi dans d'autres régions méditerranéennes, comme par exemple la Sicile ou les Pouilles. Ses épines, de différentes tailles, peuvent arriver à une longueur maximale de 5-7 cm. Il est extrêmement difficile de déterminer l'authenticité de toutes les épines de la couronne existant aujourd'hui, même quand elles appartiennent à cette espèce végétale. Mais ce n'est pas là l'objet de cet article. Nous parlerons plutôt de la Sainte Epine d'Andria, parce que, comme aucune autre, elle a des caractéristiques très particulières.

Cette épine arrive à Andria en 1308, cadeau de la princesse Béatrice d'Anjou l'année de son mariage. Elle était la fille de Charles II d'Anjou\* et l'épouse d'abord d'Azzo VIII d'Este et puis, devenue veuve, de Bertrand del Balzo, duc d'Andria. L'épine appartenait à la maison royale de France et elle faisait vraisemblablement partie de la couronne d'épines entière que le roi Louis IX de France (par la suite Saint Louis des Français), acquit de l'empereur latin de Constantinople Baudouin II en même temps que d'autres précieuses reliques. En 1239 la relique arriva à Paris et c'est pour la garder que fut construite la Sainte Chapelle, un chef d'œuvre de l'architecture gothique, même si aujourd'hui la couronne est conservée dans le trésor de Notre Dame. En fait il s'agit seulement de la couronne de joncs sans les épines. En effet, les quelques épines qui arrivèrent à Paris (parce que précédemment les souverains byzantins en avaient déjà offert plusieurs en cadeau) Louis IX les offrit aux



églises principales de France ou aux villes les plus importantes où résidaient des descendants de la maison royale française.

L'importance de cette épine réside dans son comportement étrange observé pour la première fois en 1633. Le prodige de la Sainte Epine d'Andria se produit chaque fois que le jour de l'Annonciation, c'est-à-dire le 25 mars, coïncide avec le Vendredi Saint. L'épine mesure environ quatre doigts, elle est de couleur "cendrée" <sup>(3)</sup> et sur elle se trouvent dix-sept taches de couleur violacée dont la couleur se ravive, devenant de "sang frais". C'est là le miracle. Il faut remarquer que la date du 25 mars, quand elle arrive un Vendredi Saint ; renferme en elle toute la vie du Christ : la naissance et la mort, le jour de sa conception et celui de sa mort sur la croix.

Le phénomène s'est de nouveau vérifié en 1644, quand le matin à neuf heures apparurent beaucoup de gouttes et de taches différentes de sang qui disparurent le matin suivant. Puis en 1701, quand en même temps que le miracle, avec "des hurlements et des cris aigus" une femme possédée "furibonde" tomba à terre et "la possession cessa"<sup>(3)</sup>. Le miracle se reproduisit ponctuellement en 1712, 1722, 1785 et 1796.

En 1799 la ville fut pillée par les Français le 23 mars, samedi saint, et le reliquaire fut vendu, mais l'épine fut récupérée par un riche propriétaire et, après diverses péripéties, en 1837 elle fut finalement reportée à Andria le 31 octobre. Et le lendemain, 1<sup>er</sup> novembre, de façon absolument extraordinaire, le miracle se renouvela.

En 1842, le miracle n'arriva pas de la façon habituelle, parce que l'épine avait produit de petites excroissances blanches et argentées, comme une floraison, de la taille d'une tête d'aiguille. Au XIX<sup>ème</sup> siècle il y eut deux autres miracles : en 1853 et en 1864.

Au XX<sup>ème</sup> siècle le premier prodige arriva en 1910, mais le lendemain, c'est-à-dire le samedi saint 26 mars, ce qui provoqua une avalanche de protestations des sceptiques qui affirmaient que le miracle avait été préparé pendant la nuit, étant donné que la veille il ne s'était rien produit. Les miracles suivants les prodiges arrivèrent ponctuellement en 1921 et en 1932.

Le dernier miracle de la Sainte Epine s'est produit en 2005. Une commission de médecins et d'autres observateurs prenaient note des variations de couleur qui, jusqu'à 20 h, ne furent pas très importantes. Puis les annotations furent « 20h : sur la pointe de l'Epine un petit gonflement de couleur rouge rubis. 20h05 : disparition de la couleur rouge. 20h20 : sur la pointe de l'Epine apparition d'une petite grosseur comme un bourgeon de couleur rouge. 20h40 : sur la pointe de l'Epine le gonflement continue à grossir. La couleur est toujours rouge vif rubis. 21h05 : réapparition du bourgeon et sur le corps de l'Epine, vers la pointe présence de petites granulations blanchâtres comme de la laine. 21h15 : la granulation blanchâtre persiste et le bourgeon à la pointe disparaît. » Ensuite la déclaration officielle du miracle accompli est faite à la foule qui remplissait non seulement la cathédrale, mais aussi la place de la cathédrale et la place Victor Emmanuel où l'on pouvait suivre les événements sur des écrans géants.

Jusqu'à présent la science n'a pas proposé d'explications scientifiques à ce phénomène, ou tout au moins je n'en ai pas eu connaissance. Nous attendrons.

Depuis 2005, à cause aussi de la diffusion médiatique de l'événement, la sainte épine devient célèbre et est le but de pèlerinages, surtout pendant le carême. Elle est exposée à la vénération des fidèles le dernier vendredi de chaque mois.

Nous attendons maintenant les prochains rendez-vous : le plus proche en 2016 ; ensuite plusieurs générations devront passer jusqu'à, rien moins que 2157. Le 25 mars, évidemment.

1) Ch. Rohault de Fleury. Mémoire sur les Instruments de la passion de N.S.J.-C. Paris 1870.

2) A. Menna. La corona di spine e le sue reliquie (La couronne d'épines et ses reliques). San Casciano 2012

3) E. Merra, Monografie andriesi (Monographies d'Andria) vol. I, Bologne 1906.

Nicoletta De Matthaeis

\*Charles II d'Anjou était le neveu de Saint Louis.

Voir sur la Sainte couronne d'épines à Notre Dame de Paris, dans le numéro 12 de nos *Nouvelles* l'article du Frère Maximilien-Marie Mitifiot. (Notes de la rédaction des *Nouvelles*)

---

## Jonas

*Après vous avoir parlé dans le dernier numéro de toutes les attaques pour ne pas dire les mensonges faits à propos de l'histoire de Jonas, nous comptions aborder deux cas qui ressemblent fort à celui de ce héros biblique mais qui, étant beaucoup plus récents et bien documentés, en attestaient la vraisemblance. Hélas en approfondissant cette étude nous avons, pour l'un de ces cas, trouvé bien autre chose. Il fait cependant partie de nos principes de ne dire que la vérité à nos lecteurs, c'est pourquoi nous avons mis notre point d'honneur à vous la dire en entièrement.*

Ce récit de la Bile a-t-il été possible sans qu'il s'agisse d'un miracle extraordinaire, autrement dit un homme pouvait-il survivre à l'intérieur d'un cétaqué faute de place, faute d'air et au milieu de sucs gastriques corrodants ?

Sur ce point citons tout d'abord l'aventure arrivée en 1771 à un certain Marshall Jenkins dans les mers du Sud. En effet "*The Boston Post Boy*" du 14 octobre 1771 rapporte : « Nous apprenons d'Edgartown qu'un vaisseau y est récemment arrivé après un voyage de chasse à la baleine, et que, pendant ce voyage, un certain Marshal Jenkins, avec d'autres, étant dans un bateau qui frappa une baleine, celle-ci se retourna et mordit le bateau en le coupant en deux, prit le dit Jenkins dans sa bouche et plongea avec lui ; cependant en refaisant surface elle le rejeta dans l'une des deux parties du bateau, d'où il fut ramené, très meurtri, à bord du vaisseau par l'équipage ; mais que, environ une quinzaine de jours plus tard, il était parfaitement remis. Nous tenons ce compte rendu d'une Autorité incontestable. »

Les sceptiques peuvent aller chercher sur ce site : <http://bit.ly/1KpSDfw> ou

<http://www.masshist.org/dorr/volume/3/sequence/626> , ils y trouveront la page du journal rapportant ce fait sur la deuxième colonne, au deuxième paragraphe.

Le Sunday Express du 23 mars 1947 rapporte les commentaires relatifs à cette horrible aventure, faits par Sir Bland-Button (1855-1936), un médecin anglais d'une valeur exceptionnelle et dont les titres sont innombrables : « Le bateau a été mordu et coupé en deux morceaux, comme il arrivait fréquemment aux jours précédant l'invention du fusil harpon, et un membre de l'équipage, Marshall Jenkins, descendit avec la baleine alors que l'animal coulait dans son agonie mortelle. Elle remonta pour une dernière prise d'air et, comme il arrive souvent dans de tels cas, vomit. Avec les restes de son dernier repas tranquille - sèche et autres choses pires - elle rapporta en surface Monsieur Jenkins, et déposa le tout parmi les débris du bateau en pièces... »

C'est un compte rendu de journaliste, il n'est pas certain que le célèbre médecin ait employé le mot de « baleine », lui qui entre autres titres prestigieux était aussi vice-président de la *Zoological Society of London* (Société zoologique de Londres) et qui a fait une conférence sur « La psychologie des animaux avalés vivants ("The Psychology of Animals Swallowed Alive." Conférence faite au Collège Royal des Chirurgiens, le 5 juin 1925. Imprimé comme Mémoire V (pp. 48-62) dans son *On Faith and Science in Surgery*. Londres : Heinemann, 1930).

Ce qu'il est important de noter ici est que cet éminent savant ne met pas en doute que Marshal Jenkins ait été avalé puis recraché et que ce séjour à l'intérieur d'un cétacé, pour bref qu'il ait été, ne l'a pas tué. Une personne non exercée ne peut en effet pas retenir son souffle plus de trois minutes, un champion dix minutes, tandis que les cachalots peuvent descendre en apnée jusqu'à trois mille mètres de profondeur, pendant un temps qui peut durer jusque deux heures. Il est donc plus que probable que Jenkins ait séjourné dans l'estomac du cachalot.

Il y a une deuxième histoire qui serait arrivée en 1891, beaucoup plus récente donc, plus détaillée aussi puisqu'elle fournit les impressions du malheureux à l'intérieur d'un cachalot, et qui se trouve dans de nombreux sites internet et en diverses langues. Il s'agit d'un certain James Bartley qui aurait été ingurgité par un cachalot (ou selon une autre version un requin baleine). Trente-six heures plus tard, l'animal ayant été tué, l'homme aurait été retrouvé vivant dans l'estomac de celui-ci. Certes très choqué, la peau blanchie à vie par cette expérience horrible, il aurait tout de même survécu normalement. Il y avait bien des raisons de croire dans cette version des choses. Mais un certain Edward B. Davis, Professeur d'histoire des sciences au Messiah College et directeur du Central Pennsylvania Forum pour la Religion et la Science (Cf. <http://bit.ly/1StV83g> ), a voulu s'assurer que cette histoire, à laquelle il n'avait, semble-t-il, pas envie de croire, était vraie. Et il raconte avec un incroyable narcissisme toutes les péripéties de ses recherches, allant même jusqu'à décrire les paysages traversés pendant ses investigations et les souvenirs d'enfance qu'ils suscitaient chez lui. Ces détails et quantité d'autres qui n'amènent pas, sur des pages et des pages, à une conclusion solide, et nous font connaître avec emphase les fausses pistes qu'il a suivies, donnent pendant un certain temps l'impression d'une galéjade. Finalement tout de même Davies, l'auteur, donne les raisons qui permettent de reconnaître qu'en effet l'histoire de James Bartley est une fausse histoire, vraisemblablement, comme le pense l'auteur, inventée par Bartley lui-même pour se donner de l'importance et peut-être (nous sommes dans la conjecture) pour justifier la peau trop blanche et ridée que lui avait donnée la nature. En effet la réalité de toute cette aventure a commencé à vaciller quand une lettre de Mrs Killam, a été retrouvée dans les dossiers du Lloyd's Register, une société de classification maritime britannique qui existe depuis 1760. Cette dame était l'épouse du commandant du navire *Star of the East* sur lequel Bartley était supposé se trouver lors de

cette terrible aventure, et elle écrivait : « Il n'y a pas un mot de vrai dans cette histoire de baleine. J'étais avec mon mari pendant toutes les années où il était sur le *Star of the East*. Il n'y a jamais eu d'homme perdu en mer pendant que s'y trouvait mon mari. Le marin a raconté une énorme légende de la mer. » Tout renseignement pris auprès de cette institution, Davies se voit confirmer les dates, le trajet, le tonnage, le nom du commandant dans le récit du voyage de ce navire : ce qui rend très vraisemblable le cadre de l'expédition... MAIS dans la liste complète des membres de l'équipage il ne se trouve personne du nom de James Bartley, ni aucun nom semblable. Davis suppose alors que c'est parce que Bartley a eu connaissance de cette lettre de Madame Killam, lettre qui toutefois n'a pas été connue du grand public, qu'il a modifié un peu son histoire et qu'il en existe plusieurs versions sur lesquelles nous ne nous étendrons pas ici.

Il est toutefois bien regrettable que Davis termine son article par une diatribe contre ceux qui trouvent des liens entre les faits relatés par la Bible, voire l'Évangile – et les faits que la recherche scientifique découvre. Il s'appuie pour cela sur le cas d'un certain Rimmer qui se fonde, lui, précisément sur cette histoire de Bartley en ce qui concerne Jonas, et insistant sur le manque réel de formation scientifique de cet homme, il en profite pour critiquer tous ceux qui voient un lien entre ce que dit la science et ce que dit la Bible, et spécialement ceux qui ne croient pas dans l'évolution. L'article est daté de 1991. Sans doute n'avait-il pas lu Michael Denton dont le premier livre est sorti en 89, ni Michael J. Behe, ni Stephen C. Meyer dont les livres sont plus tardifs, à qui il est impossible de ne pas reconnaître une immense culture scientifique. Et quant à l'authenticité des textes évangéliques quelle place accorderait-il à l'abbé Carmignac qui s'appuie sur des faits d'un autre type mais tout de même des faits scientifiques pour démontrer qu'il ne s'y agit pas de légendes ?

Cependant si l'historicité du livre de Jonas ne trouve pas de soutien dans l'histoire de Bartley, il en trouve dans ses « supporters ». En effet le Docteur Ambrose John Wilson (1853 –1929), Professeur au Queen's College d'Oxford, explique qu'il y a dans l'estomac de cet animal « un genre d'air indispensable pour permettre au cétacé de flotter » et qui concède malgré tout de respirer « avec un grand inconfort toutefois ». Il ajoute que la chaleur due à l'épaisse couche de graisse recouvrant l'animal pour résister au froid des océans, doit être étouffante (environ 40°) mais « non fatale pour un être humain », et aussi que « le suc gastrique est certainement très désagréable, mais pas mortel ». « L'animal, affirme-t-il enfin, ne peut pas digérer de la matière vivante, sinon il digérerait les parois de son propre estomac. » <http://bit.ly/1KYgBto> et <http://bit.ly/1nO2UZb> .

L'histoire de Jonas est-elle possible sans une intervention divine spécifique, c'est-à-dire ce qu'on appelle un miracle ? C'est à chacun d'en décider, la première option n'empêchant d'ailleurs pas l'autre. Et quant à la réalité des miracles même les plus impossibles, nous vous en avons déjà fait des comptes rendus dans nos *Nouvelles* : par exemple le miracle eucharistique de Lanciano dans le n° 20, nov. 2003, La résurrection de Jérôme Génin en 1623 dans le n° 54, juin 2012, Gemma Di Giorgi, l'aveugle qui voit dans le n°60, déc. 2013...

Pour Jonas nous nous en tenons là mais nous sommes prêts à accueillir toute information allant dans le sens du miracle absolu comme dans celui de la possibilité « naturelle » d'une telle aventure ou la confirmation qu'il s'agit bien d'un canular. Nous attendons vos commentaires...

Marie-Christine Ceruti